

Zeitschrift: Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung

Herausgeber: Schweizerische Stiftung Für das Alter

Band: 18 (1940)

Heft: 1

Artikel: Un quart d'heure avec Madame Marianne Marchand, la centenaire du Landeron

Autor: Etienne, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-721499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un quart d'heure avec Madame Marianne Marchand, la centenaire du Landeron.

Le Jura Neuchâtelois jouit — à juste titre — de la réputation d'être le lieu d'élection des vieilles personnes.

En effet, dans les montagnes neuchâteloises, au climat rude, mais sain, on devient vieux. Le promeneur lors de ses pérégrinations au sein de la nature agreste des sommets du Val-de-Ruz, de Tête-de-Ran, de la Vue des Alpes, rencontre souvent de ces robustes vieillards ayant dépassé le cap des 80 ans qui parcourent allegrément leur „pays“ par monts et par vaux. Demandez à ces „touristes“ le secret de leur verdeur. Ils vous répondront: „une vie simple, tranquille, toute de labeur, loin des bruits de la ville“, voilà en quoi se résume notre recette de longue vie.

Nous avons eu, une fois de plus, l'affirmation de l'efficacité de cet elixir de jeunesse lors de notre visite à Madame Marianne Marchand, la vénérable centenaire du Landeron.

C'est un samedi soir. Nous sommes en janvier. Depuis la gare du Landeron; le village semble dormir déjà. La première personne venue nous indique le domicile de Madame Marchand. C'est à l'extrémité sud-est de la localité, dans le quartier appelé „La petite Russie“.

Introduit par M. Eloi Muriset, un ami de la famille, nous pénétrons dans le domicile de la centenaire. Nous la trouvons avec sa fille, Madame Ernestine Vorpe, âgée de 75 ans, qui a su créer pour sa „maman“ une ambiance chaude, intime.

Malheureusement Mme Marchand est alitée; sa fille nous confie que la centenaire a été frappée, à Noël, d'une vilaine bronchite et que durant de longs jours elle a craint pour la vie de la malade.

Aussi nous attendions-nous à trouver Madame Marchand prostrée, affaiblie. Il n'en était rien. Au contraire la centenaire nous accueille avec le sourire et un entrain

qui nous étonnèrent. Nous lui en exprimèrent notre stupéfaction.

Malicieusement Madame Marchand, dont le visage est étonnamment reposé nous répondit, un sourire fin se jouant sur les lèvres :

— C'est qu'aujourd'hui, je me sens vraiment mieux.

— Le médecin vous a donc donné satisfaction, demandons-nous alors à Madame Marchand ?

— Le médecin ? Mais non. Jamais je ne demande le docteur. Je me soigne suivant les principes de la médecine naturelle. Je n'ai pas habité le Val-de-Ruz sans acquérir la connaissance des vertus des plantes, des fleurs.

— Et vous vous êtes toujours bien trouvée de cette „médecine“ ?

— Absolument. Ma santé qui a toujours été excellente le doit certainement aux remèdes de „bonnes gens“, tous à base de plantes que j'ai appris à connaître depuis mon enfance.

— Est-ce à dire, Madame Marchand, que le secret de votre longévité, de votre bonne humeur, de votre vivacité, se trouve dans les qualités de vos „tisanes“ ?

— Non, pas uniquement, mais pour une bonne part certainement.

— Et pour l'autre part ?

— Au genre de vie qui fut la mienne. Comme vous le savez j'ai passé toute mon existence dans une ferme du Val-de-Ruz, au „Buisson“, en dessus de Villier.

— Vous étiez isolée ?

— Complètement. Et cette solitude précisément, me fut salulaire. Nous vivions, ma famille et moi, loin de toute agitation. Mais nous travaillions, tant que jamais notre solitude nous a pesé. Il n'était pas question de journée de 8 heures. Non, nous besoignons depuis l'aurore jusqu'à la nuit. Et quels travaux ! Soins au bétail, travaux de jardinage, des champs, travaux de forêt où jusqu'à nonante ans j'aidais mon mari à abattre des arbres, à élaguer des branches, etc. Mais, en revanche, nous ignorions cette

fièvre, cette tension nerveuse propres aux travailleurs de la ville.

— Et votre nourriture?

— Simple, mais saine et abondante. Rarement je goûtai des douceurs. Ici et là un verre de vin en dînant.

— Avez-vous conservé votre appétit?

— Oui, si lon tient compte de mon âge. Ainsi tenez, maintenant que je me sens mieux, je vais prier ma fille Ernestine de me faire pour le dîner de demain des haricots et pour le souper des œufs.

A ce moment là entre dans la chambre de la malade une voisine. Elle s'assied sans façon sur le lit de Madame Marchand. Celle-ci est enchantée de cette visite. Elle attire cette amie à elle; elle lui passe les bras autour du cou, elle lui fait moultes taquineries. Puis Mme Marchand dit à cette personne:

— Tiens — donc ma main droite et tâche de m'attirer à toi.

Eh bien ce n'est pas la visiteuse qui est la plus forte; au contraire c'est Madame Marchand qui attire sa visiteuse sur elle. Jamais nous n'aurions soupçonné que la centenaire possédât encore une telle force. Pour célébrer son exploit Madame Marchand chantonne des mélodies de sa jeunesse.

Nous lui demandons:

— Aimez-vous la musique?

— Beaucoup, réplique, entre deux couplets, la centenaire, mais de la musique gaie, de l'accordéon surtout. Souvent une fillette du village vient me voir. Cette petite joue de l'accordéon. J'aime beaucoup à l'entendre. La radio a aussi ma sympathie.

— Oui, ajoute Madame Vorpe, ma „maman“ est toujours gaie, toujours souriante, jamais elle ne se plaint. Je crois que ce sont sa gaieté, son caractère heureux qui lui ont permis, pour une bonne part, d'atteindre la centième année.



Madame Marianne Marchand, la centenaire du Landeron,
avec sa fille.

— Votre maman travaille-t-elle encore demandons-nous encore à Madame Vorpe?

— Jusqu'au mois d'août 1939 oui. Elle passait son temps à confectionner d'innombrables tricotages; rarement elle avait un moment de repos. Chaussettes, jaquettes, mitaines, bonnets, étaient confectionnés en quantité industrielle par maman. Elle continuait ainsi sa vie faite toute de labeur. Puis je lui ait dit:

— Maman, tu as assez travaillé. Il faut absolument te

reposer. — Voilà pourquoi depuis lors Madame Marchand ne vaque plus qu'à de menus travaux, passant sa vie entourée de l'affection si touchante, si profonde de Madame Vorpe et du respect de tout le village du Landeron. Madame Marchand s'intéresse encore à la vie de notre époque. Elle lit son journal sans lunettes et n'est frappée d'aucune infirmité si ce n'est une légère surdité de l'oreille gauche. La centenaire aime les visites; jamais elle n'est autant contente que lorsque le pasteur passe quelques moments avec elle. A Noël des salutistes sont venus allumer un arbre dans la chambre de la centenaire. Madame Marchand en a éprouvé un plaisir très vif; elle accompagna le chant des salutistes d'une voix ferme et entraînante.

Nous conversons encore quelques minutes avec la vénérable centenaire qui plaisante agréablement faisant preuve d'une finesse d'esprit bien gauloise. Puis Madame Marchand dit à sa fille:

— Ernestine, prépares-moi donc mon infusion de menthe, cumin, d'anisette et de sucre noir. C'est l'heure de m'endormir. Avant de me livrer au sommeil je veux prendre ma „potion“ naturelle.

Nous prenons alors congé de Madame Marchand qui est la plus charmante vieille personne que nous n'ayons jamais connue.

Sur le chemin du retour nous pensions à ceux qui disent: „Quelle triste perspective que celle de vieillir; je préfère mourir jeune.“ Combien ces personnes ont tort de parler ainsi. Une vieillesse comme celle de Madame Marchand faite de bonhomie souriante, de philosophie, d'équilibre physique et mental n'est vraiment pas une sombre perspective. C'est tout le contraire. Nous félicitons Madame Marchand et formons nos vœux les meilleurs pour elle.

Jean Etienne.